

## Disques et livres

DEBUSSY : Pelléas et Mélisande dir. P. Boulez. CBS (3x 30) 77324. Cet enregistrement, réalisé avec d'excellents interprètes anglais, témoigne enfin de la portée universelle d'un Debussy trop longtemps cantonné dans l'Hexagone. Boulez a médité à fond le sens général qu'il voulait donner à Pelléas : moins symbolique que dramatique. En sacrifiant les demi-teintes vieillottes, mais aussi l'érotisme (les cheveux de Mélisande le gênent), Boulez a dessiné un Debussy aigu, fin, intense; la nervosité des tempi dégage une sorte de style concitato qui est une vraie révélation. Aucun contresens sur l'oeuvre, mais un éclairage violemment sectaire, selon le parti pris bien connu de Boulez. La voix de Debussy ne nous parvient donc que filtrée ou amplifiée : une anamorphose passionnante.

SCHUMANN : Œuvres pour piano, par Yves Nat. EMI (5x 30) C, 15310960/4. Une réédition précieuse. On doit pardonner beaucoup : les prises de son vieilles, les légendaires fausses notes, au nom de quelque chose d'indéfini mais de très sensible, qui correspond assez à la définition du romantisme selon Baudelaire : intimité, spiritualité, couleur. Yves Nat a été un des très rares grands interprètes de musique romantique qui ne fût pas un cabotin, et Schumann fut le seul compositeur de sa génération qui explorât moins le « cœur » que les « espaces du dedans ». Les Fantasiestücke sont particulièrement bien jouées, avec un piano dont le timbre va du vibraphone à la fanfare.

MONTEVERDI : 9<sup>o</sup> livre de madrigaux et canzonettes. Harmonia Mundi, (30) HMA 321.

Recueil posthume et disparate, ce 9<sup>o</sup> livre contient, parmi de ravissantes chansons, un grand chef-d'œuvre, O sia tranquillo il mare. Les interprètes, solistes non dirigés, sont des Italiens qui chantent comme au temps de Monteverdi, c'est-à-dire qu'on a l'impression de surprendre un merveilleux concert offert par quelque fastueux Vénitien à ses invités.

### LIVRES

Cl. Debussy : Monsieur Croche et autres écrits. Gallimard.

Voici enfin l'édition complète des textes publiés par Debussy. On y trouvera une liberté d'esprit exemplaire et, semble-t-il, devenue encore plus rare de nos jours qu'à cette époque où la satire n'avait pas encore entièrement fait place au terrorisme intellectuel. C'est sur nous, sur notre poussiéreuse société musicale, ses routines, son opéra, qu'ironise déjà Debussy quand il s'étonne que Schumann « ait jamais pu laisser influencer son pur génie par ce notaire élégant et facile qu'était Mendelssohn », ou de l'usage « qui trouve son origine à l'âge de pierre,

de frapper nos mains l'une contre l'autre en poussant des cris de guerre ».

MADELEINE GAGNARD : L'initiation musicale des jeunes . Casterman/ poche.

Les Français ignoraient la géographie; aujourd'hui ils ignorent la musique. Elle est totalement absente de plusieurs grands lycées; et quand elle est enseignée, bien, ou le plus souvent mal, c'est au titre bien anachronique d'art d'agrément. Madeleine Gagnard dénonce avec courage et précision cette tare, qu'elle connaît d'une longue expérience, et dont le public reste inconscient. Elle montre les remèdes possibles pour faire sortir notre pays de son provincialisme; remèdes aisés à appliquer, à condition de renverser l'énorme barrage des préjugés et des scléroses dont les professionnels conservateurs sont les premiers responsables (et seront bientôt les premières victimes). Elle explique clairement pourquoi et comment la musique à l'école peut faire des hommes libres, là où l'encyclopédisme crée des aliénés.

PIERRE SCHAEFFER : De l'expérience musicale à l'expérience humaine. La Revue musicale , numéro double 274-275

Il faut oublier les pirouettes, l'omphaloscopie et l'à-peu-près qui parasitent quelque peu la littérature de P. Schaeffer et celle de son entourage, pour trouver dans ce numéro de la Revue musicale quelques fortes et graves méditations, éparpillées à travers une mosaïque de textes fort inégaux. Tantôt dissimulée, tantôt soulignée par cette verve irrésistible dont il est si doué (« à quand le confessionnal relié à l'ordinateur ?»), l'idée centrale de P. Schaeffer, qu'il a baptisée successivement « solfège général », « recherche musicale de caractère fondamental », et qui, répondant enfin au programme que je lui avais proposé au moment de mon départ en 1963, se réclame maintenant du modèle linguistique, est celle d'une classification des éléments universels de la musique. Négligeant le fait que ces éléments ne se définissent que dans un système esthétique donné, Schaeffer voudrait être aux musiques de tous les temps et de tous les pays ce que fut Linné à la flore. Ce refus de l'esthétique a éloigné de ses idées presque tous les compositeurs d'aujourd'hui ; comme par ailleurs il dénonce fortement l'insuffisance ou l'impropriété des méthodes scientifiques usuelles, Schaeffer reste l'« homme seul » de sa première Symphonie, suspect aux scientifiques comme aux artistes. Il a cependant corrigé son idée première de l'objet sonore en admettant l'importance du contexte et en prenant désormais en considération les points de vue phénoménologiques et linguistiques, mais au lieu d'aller jusqu'au bout de cette révision et de reconnaître que l'objet musical est une pure fiction analytique, uniquement relative à une œuvre donnée, il persiste à tracer un programme de « cueillette, tri et classification morpho-typologique ».

Nostalgique de ces temps plus humains où l'on composait amoureusement des herbiers, Schaeffer conteste d'une part les biologistes, mais par ailleurs il délaisse l'art des bouquets. Il voit pourtant plus loin que les statisticiens qu'il rappelle à l'ordre humain et que certains musiciens à qui il essaie de faire découvrir de quoi est fait leur « instinct ». Sa position, intenable, est celle d'un inquiet et d'un inquieteur, qu'agacent toutes les solutions, les vieilles et encore plus les nouvelles : ce polytechnicien n'est pas un scientifique, ce compositeur n'est pas un artiste. Qu'est-il donc ? Jadis on appelait cela un Maître, un gourou. Sa recherche n'est pas la musique, c'est l'Homme. Mais qui s'intéresse encore à l'Homme ?

Nouvelle Revue Française n° 224, août 1971, Paris, Gallimard p.123-125.